

Carmen Gallano

Se faire au réel, clinique et éthique

Pour Lacan, clinique et éthique se définissent en relation avec le réel. L'analyste est confronté à la clinique dès sa rencontre avec le patient, le réel étant ce qui est impossible à supporter pour ce sujet. Quant à l'éthique, Lacan signale dès la première leçon de son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* : « La question éthique, pour autant que la position de Freud nous y fait un progrès, s'articule d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au réel ¹. »

Dans la pratique, la première réponse de l'analyste – avec son dire et son faire dire – vise à ce que le réel soit inclus dans un symptôme analysable : un nœud de sens joui dans ses signifiants qui dans l'inconscient porte une jouissance hors sens.

Seulement quand la jouissance pénible du symptôme entraîne avec elle l'énigme du sens, le réel de la clinique ouvre la voie à l'expérience de l'inconscient. En effet, l'émergence de la question pour le sujet – « que veut dire ce malaise ? » – le poussera à vouloir le déchiffrer dans les signifiants de son histoire, ceux qui l'ont déterminé dans l'Autre et pour l'Autre.

Ainsi, nous voyons que tant la clinique psychanalytique, celle du symptôme, que l'éthique, celle du psychanalyste, connectent le réel avec un dire. Ce sont deux dire hétérogènes.

Le dire de l'analysant participant de l'expérience de l'inconscient sous transfert se dirige vers une quête de sens dont il attend la résolution de « l'être de vérité » du symptôme dans un savoir. Ce qu'il découvrira est la signification d'une répétition que n'épuise aucun sens et dans laquelle le réel se manifestera comme rencontre manquée jusqu'à ce qu'il se dévoile comme moteur. Quand la croyance dans les effets de sens et le sens joui dans l'élucubration analysante

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 21.

tombent, c'est son éthique qui entre en jeu dans cette rencontre avec le réel. Est-il disposé à renoncer aux assises de son fantasme, devenu source d'une répétition néfaste et inepte à couvrir le manque radical de l'Autre ?

Dans les cartels de la passe, on assiste parfois à deux formes de témoignages d'analysants. Certains continuent à savourer la prolifération de sens avec les formations de l'inconscient, laissant au-dehors quelques émergences du réel dans des passages à l'acte et des *acting out*. Ceux-ci apparaissent au travers des vicissitudes de leurs histoires racontées. D'autres ont localisé, pas sans l'horreur de savoir, l'objet *a* de leur fantasme placé en l'analyste, regard ou voix ; celui-ci choit alors comme dépositaire du sujet supposé savoir. L'objet de jouissance pulsionnelle oral ou anal les faisait être dans leurs fantasmes névrosés, avec pour conséquence la servitude dans la relation à l'Autre afin de le maintenir sans manque.

D'autres encore ont le mérite de témoigner du réel auquel leur psychose les confronte, et de leurs réponses subjectives face à celui-ci, parfois avec des réussites surprenantes d'invention symptomatique, d'autres fois avec une certitude dont découle une conviction délirante incontestable.

Certains enfin s'arrêtent là et d'autres non, parce qu'ils témoignent de cette passe au réel qui transforme le traumatique en cause d'un désir de savoir. Ils surprennent le cartel par la façon singulière avec laquelle un sujet se fait au hors-sens de sa jouissance et à la relativité d'une vérité de son être de sujet. Il ne s'occupera plus d'elle pour s'orienter dans les propres traces de sa *lalangue*.

C'est ce qu'évoque Gracián – et cela lui a valu son incarcération par les autorités religieuses – et d'où Lacan a puisé l'éthique du « bien dire ». Gracián a dit à propos de la vérité qu'elle sera toujours « en couches » (*de parto*) et ne sera jamais née complètement dans une éthique du « bien dire », celle du « discret ». À cette époque, un auteur renommé de théâtre du Siècle d'or, Ruiz de Alarcón, a mis en scène avec génie les subtilités de « la vérité menteuse » (*La verdad mentirosa*) – je ne crois pas que Lacan ait lu cet ouvrage, sinon il l'aurait cité. Un autre Espagnol, non moins lucide, le mélancolique Goya, a illustré ultérieurement combien les « rêves de la raison » engendrent des monstres en prétendant faire des vérités, savoir.

Les monstres, nous le savons, sont les figures du fantasme, les modes sous lesquels quelqu'un « se sent être » objet de la jouissance de l'Autre et de la façon dont elle se fait horrifiante. Les modalités sous lesquelles ces figures laissent une marge au dire de l'analyste afin que l'analysant ne reste pas dans ces « imaginarisations » du réel de sa position d'objet de jouissance ou celui de ses partenaires traumatiques sont un enjeu crucial pour le désir de l'analyste. Ce désir de l'analyste s'exprimera par son dire et par ses actes orientés pour faire sortir l'analysant de cette impasse.

Relevons ce que dit Lacan dans son séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* : « [...] aucun dénouement n'est possible dans l'énigme de mon désir sans ce repassage par l'objet *a*. J'ai entendu, il n'y a pas longtemps, dans une de mes analyses, employer le terme, à propos de quelqu'un dont l'analyse ne semblait pas lui avoir beaucoup réussi du point de vue de la qualité personnelle : "Il y a donc, me disait mon analysé, se faisant pour l'occasion objecteur, des fausses couches analytiques !" Ça me plaît assez, cette formule. Je ne l'aurais pas inventée. [...] En effet, il y a un tournant de l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu à ce fait de rencontrer sa vérité dans l'objet *a*. Il peut y tenir, et ça se voit ². »

C'est à ce moment crucial où le sujet pâtit de réduire sa vérité à l'objet *a* qui le faisait être dans son fantasme, c'est là que se joue véritablement l'éthique du désir de l'analyste. C'est lorsqu'il n'y a presque plus d'interprétations signifiantes, déjà sues, mettant l'accent sur les marques du dire de l'Autre dans lesquelles le sujet s'était fixé. Comment, dans ces moments cruciaux où se joue la fin d'une analyse, c'est-à-dire le destin du désir et de la jouissance d'un analysant, l'analyste opère-t-il efficacement (ou non) en ayant une incidence sur la position du sujet ? S'agit-il seulement d'une question de « qualité personnelle » ou bien de la façon dont l'analyste intervient sur elle ?

On ne saurait évaluer la réponse de l'analyste dans ces moments cruciaux par l'intermédiaire des témoignages de passe. Je l'ai éprouvé au long de douze passes recueillies dans les cartels auxquels j'ai participé jusqu'à présent : le ratage de la passe à l'analyste reste du côté du passant, logiquement, sauf dans des cas flagrants de faille de l'analyste, dont témoigne éventuellement le passant.

2. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 16 juin 1965.

Pour cela, la question que je souhaite poser dans ce « Prélude » pour notre rendez-vous à Rio est la plus difficile à examiner parce que nous n'avons pas de réponse : de quelle façon le dire de l'analyste partant de son rapport avec le réel de l'inconscient, avec un réel n'étant pas celui de la clinique, peut-il opérer sur les différentes vicissitudes dans lesquelles l'analysant pâtit du réel d'une jouissance, jouissance n'entrant pas dans son désir et produisant l'effet d'une satisfaction subjective de cet analysant ?

Dans la leçon du séminaire cité plus haut, Lacan dit : « Le réel est ce qui ne peut pas ne pas être. » Définition ne résolvant pas la spécificité du réel qui crève dans la crise actuelle du capitalisme et génère des « impossibles à supporter » pour des couches croissantes de la population, c'est-à-dire d'énormes symptômes sociaux. Mais Lacan depuis a bien éclairé dans « La troisième » la différence entre le réel tel qu'il apparaît dans le discours du maître et le réel du symptôme d'un sujet où son inconscient particulier agit.

Chaque analyste ne doit pas cesser de s'interroger sur ce qui le fait analyste : ce dire singulier et incalculable qui tisse ses réponses par rapport au réel qui se présente chez ses patients de façons si différentes.

Madrid, 4 septembre 2011.

Traduction d'Elisabete Thamer.